

La vocation du petit Charles

Le pauvre petit Charles était bien malade. Dans l'étroit logement situé au quatrième étage d'une laide et sombre maison, on n'entendait plus que les plaintes de l'enfant, son souffle rauque, et de temps en temps une quinte de toux qui semblait chaque fois épuiser ses dernières forces.

La mère soutenait la petite tête pâle qui s'alanguissait, essuyait les gouttes de sueur qui collaient sur les tempes les boucles blondes de l'enfant.

Depuis des jours et des nuits, elle luttait pour arracher son fils à la mort. Ni les fatigues, ni les privations ne se comptaient plus. Elle avait le cœur déchiré, en songeant que ses efforts demeuraient stériles ; mais courageuse et résignée, la jeune femme acceptait cette épreuve sans cesser de croire en la Providence.

Cette maladie, c'était non seulement une grande douleur pour toute la famille, mais aussi l'aggravation de la misère dans un foyer de travailleurs où souvent régnait la gêne.

Le père de Charles était maçon, et pendant l'hiver les journées de chômage forcé étaient nombreuses ; la mère de famille devait alors réaliser de véritables prodiges d'habileté et d'économie, pour arriver à donner du pain à ses sept enfants. Les deux aînés, une fille et un garçon, étaient en apprentissage, ils ne gagnaient rien encore ; les trois suivants allaient à l'école, et de ces trois-là, Charles, âgé de huit ans, était le plus jeune ; enfin il y avait deux bébés de trois et quatre ans.

L'hiver avait été long et rigoureux. Charles, plus délicat que ses frères et sœurs, toussait depuis plusieurs mois ; une fluxion de poitrine venait de se déclarer, et l'enfant était en danger de mort.

Ce jour là, un dimanche de février exceptionnellement doux, il semblait que le malade fût près d'exhaler son dernier soupir. Atterrés, les autres enfants regardaient avec douleur le visage pâle de leur frère et refoulaient leurs larmes.

Le père rentra, apportant les médicaments prescrits par le docteur à sa dernière visite.

Passivement, Charles avala la potion qu'on lui présenta, puis un peu de calme sembla revenir, il ne poussa plus que de faibles plaintes et peu à peu il s'assoupit.

La mère resta penchée vers lui, épiait ses moindres mouvements ; elle effleurait parfois

de ses lèvres le front moite, et murmurait ces douces paroles qui calment les petits enfants. Ah ! comme elle suppliait Dieu de lui conserver son petit garçon qui lui semblait à ce moment, parce qu'il souffrait, le plus aimé, le plus cher de tous ! Elle repassait dans son cœur cette courte vie de huit années, se rappelait les actes et les paroles du gentil bambin si affectueux, si docile, que tout le monde aimait pour sa douceur et son intelligence précoce.

L'après-midi passa. Sans bruit, la fille aînée prépara le repas du soir, peu compliqué ; et, après avoir couché les enfants, revint près de ses parents, au chevet du malade.

Charles était calme ; il dormait. Tout à coup, il s'agita, ouvrit les yeux, et sourit à sa mère.

— Maman ! murmura-t-il.

— Te sens-tu mieux, mon chéri ?

— Oh ! oui, maman, je suis bien. Comme j'ai dormi !

Il tourna ses regards vers son père et sa sœur qui s'approchaient.

— Je suis guéri, leur dit-il, mais j'ai encore sommeil.

— Nous avons bien prié le bon Dieu pour toi, dit la sœur aînée. Demain, tu seras encore bien mieux.

— Il ne faut pas le fatiguer, dit la mère, que l'espoir reconfortait, Charles va prendre encore sa potion et se rendormir.

La nuit se passa bien. Le médecin déclara, le lendemain matin, que le petit malade était sauvé.

Seulement la convalescence devait être longue.

— Ce qu'il faudrait à ce gamin, ce serait un séjour de plusieurs mois à la campagne. Ah ! s'il passait une année chez des paysans, nous en ferions un homme et un solide.

— Si nous étions moins pauvre, rien ne serait plus facile, monsieur le docteur. Mon mari a encore sa mère qui habite un village de Normandie, dans la Hague, Mais c'est si loin. Le voyage coûte cher : le chemin de fer d'abord, puis la diligence. Un enfant ne peut faire tout seul un si long voyage, il faudrait l'accompagner. C'est un grand malheur d'être pauvre.

— Oui, dit le docteur, un brave homme compatissant. Mais nous tâcherons d'arranger cela. Ne désespérez pas.

Quelques jours après, prévenue par le docteur, une dame riche venait visiter la pauvre famille et s'intéressait tout de suite au petit convalescent.

— Ecrivez à sa grand'mère pour lui demander si elle peut se charger de l'enfant ; le reste me regarde, dit-elle. Je suis heureuse de procurer à votre enfant un séjour qui rétablira complètement sa santé.